L'ordinaire du regard

Jean-Paul Thibaud, Nicolas Tixier

▶ **To cite this version:**

Jean-Paul Thibaud, Nicolas Tixier. L'ordinaire du regard. Le Cabinet d'amateur. Revue d'études perecquiennes, 1998, n°7-8, pp. 51-57. hal-01518180

HAL Id: hal-01518180
https://hal.science/hal-01518180

Submitted on 19 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

Jean-Paul Thibaud est chercheur CNRS au Laboratoire Cresson UMR 1563 Ambiances architecturales et urbaines, Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble / www.cresson.archi.fr

Nicolas Tixier est architecte, maître assistant à Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble et chercheur au Laboratoire Cresson UMR 1563 Ambiances architecturales et urbaines, Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble / www.cresson.archi.fr

L'ordinaire du regard

Jean Paul THIBAUD

Nicolas TIXIER[1]

« Ce n'est pas une activité ordinaire de dire : " tiens, ce soir, je vais observer ce coin du plafond ". »

Harvey SACKS, Lecture 1. Doing " being ordinary ", *Lectures on conversation*, Vol. II, Éd. by Gail Jefferson, Blackwell Publishers, Oxford, 1992.

1. L'épreuve visuelle de l'ordinaire urbain

Décrire la banalité de l'espace urbain, les lieux communs de la vie de tous les jours et les routines de la perception ordinaire n'est pas une expérience qui va de soi. Qu'y a-t-il donc à dire de ce qui se donne comme insignifiant et anodin ? Quel intérêt peut-on trouver à observer les faits et gestes d'une rue qui n'a en apparence rien de surprenant, d'exceptionnel ou d'exemplaire ? Comment rendre compte de ce qui est tellement familier qu'on ne le voit ou ne le remarque pas ? C'est à de telles questions que nous convie Georges Perec dans ses diverses tentatives de descriptions urbaines. Cette entreprise est d'autant plus risquée, peut être même périlleuse, qu'elle déstabilise nos habitudes perceptives et questionne l'évidence de notre familiarité au monde. Sous couvert d'un simple exercice de style, ne s'agit-il pas d'interroger l'arrière-plan visuel de nos modes d'habiter ? L'hypothèse est bien hardie, sans doute même démesurément ambitieuse. Pourtant, l'acharnement de Perec à réaliser ces inventaires infra-ordinaires, la précision et la « systématicité » des contraintes qu'il se donne, le temps et l'énergie dépensés à cette tâche, laissent pressentir l'enjeu d'un tel projet. C'est sans doute à ce prix que se démêle petit à petit le rapport entre les lieux du quotidien et le regard que nous portons sur eux.

Plus que l'image, c'est donc la question du regard que nous posons à travers les descriptions perecquiennes de l'espace public urbain. Par ses pratiques expérimentales de la ville et ses multiples réflexions sur sa dimension infra-ordinaire, Perec met à l'épreuve l'évidence du regard habitant.

Des écrits perecquiens, on peut retenir deux ouvrages qui compilent les réflexions sur les pratiques de l'espace, sur les pratiques à l'espace. Il s'agit, de façon majeure, d'« Espèces

[1] Jean-Paul Thibaud est sociologue, urbaniste, chercheur CNRS ; Nicolas Tixier est architecte D.P.L.G. Ce travail est effectué dans le cadre du laboratoire Cresson (Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain - UMR CNRS 1563 – École d'Architecture de Grenoble) dont la thématique est celle des ambiances architecturales et urbaines.

Remerciements : Pierre Getzler, l'association Georges Perec et Cécile de Bary, Claudette Oriol-Boyer.

d'espaces » qui balaye toutes les échelles de l'habiter en proposant quasiment à chacune de ces échelles des exercices d'écriture. Il y a aussi le recueil de textes paru sous le titre « L'infra-ordinaire » qui après une introduction incitant à un repositionnement du regard sur ce qui nous entoure, propose une série d'observations et d'applications (extra-)ordinaires.

Ces réflexions sur l'espace sont à leur tour expérimentées par Georges Perec. Elles sont mises en pratique, en travaux pratiques même. Là encore on peut en retenir deux en rapport à notre travail. Le premier est sous forme écrite, il s'agit d'une « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien » ; le second est sous forme sonore, une « Tentative de description de choses vues au carrefour Mabillon le 19 mai 1978 »[2]. On trouve bien d'autres textes où sont mises en œuvre des tentatives de description d'espaces urbains par Georges Perec. Cette réflexion sur l'espace, ce lien entre l'écriture le regard et le lieu, est un thème majeur et fortement récurrent dans toutes les productions perecquiennes.

C'est cette pratique de l'espace urbain, cette construction du regard mis en œuvre méthodiquement par Georges Perec dans le cadre de ses descriptions, que nous allons interroger à partir d'un texte « Allées et venues rue de l'Assomption »[3]. Ce texte est issu du projet de « Tentative de description de quelques lieux parisiens ». Il est paru dans la revue l'Arc en 1979 (un numéro consacré intégralement à Georges Perec).

Ce texte sera étudié quasi uniquement au travers de cet axe du regard. Ne seront pas cherchées les nombreuses connexions à l'univers perecquien, pourtant là encore très présentes dans ce court texte. En effet, Georges Perec a, par intermittence, habité rue de l'Assomption, chez son oncle et sa tante de 1945 à 1948.

[2] Première diffusion : Atelier de Création Radiophonique, N° 381, 25 février 1979. Cette émission a été reprise dans un ensemble coordonné par Bernard Noël de 4 compacts disques accompagnés de deux livrets : ©INA, 1997 – Éd. André Dimanche / INA, Marseille, 1997. Le tout est précédé d'un entretien de Georges Perec autour de son grand projet de description de quelques lieux parisiens : « Lieux, un projet » (10'36'') confié à Gérard Macé.

[3] Georges Perec, « Allées et venues rue de l'Assomption », in *L'arc*, Librairie Duponchelle, Paris, n° 76, 1979, pp. 28-34.

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

Jadis, comme tout le monde je suppose, […]
j'ai écrit ainsi mon adresse :

Georges Perec
18, rue de l'Assomption
Escalier A
3e étage
Porte droite
Paris 16e
Seine
France
Europe
Monde
Univers

Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Éd. Galilée, Paris, 1974, p. 113

2. Le cadre de l'expérience

Parler de l'ordinaire n'a rien d'ordinaire. Toute tentative de description d'un fait, d'une situation, d'un objet considéré comme ordinaire nécessite de se poser la question du « comment on s'y prend ? ». Georges Perec, dans « Espèces d'espaces », **nous** propose différentes méthodes, souvent très précisément et directement applicables, en réponse à cette question. Le « nous » est important, car bien plus que de seulement se donner des contraintes de relevés pour saisir l'ordinaire, il donne à chacun de ses lecteurs la possibilité, la recette pourrait-on dire, pour qu'il le fasse lui-même, pour que lui-même puisse écrire la suite du texte ou tout au moins qu'il s'imagine instantanément en train de le faire. Par exemple :

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

Travaux pratiques

Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique.
S'appliquer. Prendre son temps.

Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bac Saint-Germain
l'heure : sept heures du soir
la date : 15 mai 1973
le temps : beau fixe

Noter ce que l'on voit.
[…]
Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne.

Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Éd. Galilée, Paris, 1974, p. 70

Georges Perec disait vouloir « glacer le temps, figer l'histoire en quelque sorte en instantanées »[4]. Pour ce grand projet de description de plusieurs espaces urbains, il s'était fixé différentes contraintes :

- des contraintes temporelles et spatiales :
  - choisir 12 lieux parisiens (souvent des lieux clefs pour Perec, liés à des éléments fortement biographiques) ;
  - pour une période de 12 ans ;
  - avec un système de permutation pour aller dans chaque lieu une fois par, jamais dans le même mois.
- des contraintes d'ordre pragmatique :
  - faire à chaque fois une description écrite et cela *in situ* ;
  - établir une description remémorée, c'est-à-dire décrire dans le même mois les souvenirs rattachés à ce lieu ;
  - enfermer les textes dans des enveloppes cachetées à la cire.

Il appelait ces enveloppes des « espèces de bombes du temps » qui ne devaient être ouvertes qu'en 1981. Il y aurait à ce moment-là 488 enveloppes, 488 descriptions (12 lieux x 12 ans x 2 textes). Il parlait de la jubilation à les ouvrir quand le moment viendrait.

[4] Toutes les citations de Georges Perec entre guillemets et sans autre indication sont une retranscription écrite de l'entretien autour de son grand projet de description de quelques lieux parisiens : « Lieux, un projet » confié à Gérard Macé (cf. infra). Les informations concernant ce projet sont elles aussi issues en général de cet entretien.

À ce travail, il associait trois objectifs comme autant de « mémoires » à saisir, trois temporalités potentiellement présentes dans cet ensemble fragmenté et ordonné de descriptions urbaines :

- le temps capté d'un lieu qui se transforme ;
- l'évolution de ses propres souvenirs sur ce lieu ;
- l'évolution de son écriture même.

À cet exercice qu'il démarra avec beaucoup de rigueur, s'ensuivit une certaine souplesse dans les contraintes. Il y eut des descriptions très courtes, d'autres reportées, certaines furent remplacées par une vidéo ou par un ensemble de photographies… Petit à petit, pour des raisons qu'il explique dans son entretien avec Gérard Macé, le projet fut abandonné.

Perec disait « sa hantise de ne pas noter assez, ou trop, ou mal » :

« Je ne note pas ce qui est vraiment intéressant, je ne sais pas regarder. Je ne sais pas regarder, et surtout je ne sais pas re-regarder. Et ensuite je me suis aperçu d'une autre chose qui était plus grave, c'est que je me souvenais, bien que j'aie enfermé les descriptions précédentes dans des enveloppes scellées, je me souvenais de ce que j'avais noté. C'était très énervant parce que je notais des différences […] et dans les souvenirs, c'était pire parce que je me mettais à incorporer les visites que j'avais faites comme des souvenirs. »

Une des caractéristiques majeures de ce travail tient au fait que la description est réalisée *in situ*. L'action, l'acte même de description trouve une répercussion, une incarnation dans le texte résultant. Ainsi on peut aisément dégager deux modes de descriptions mis en place par Georges Perec :

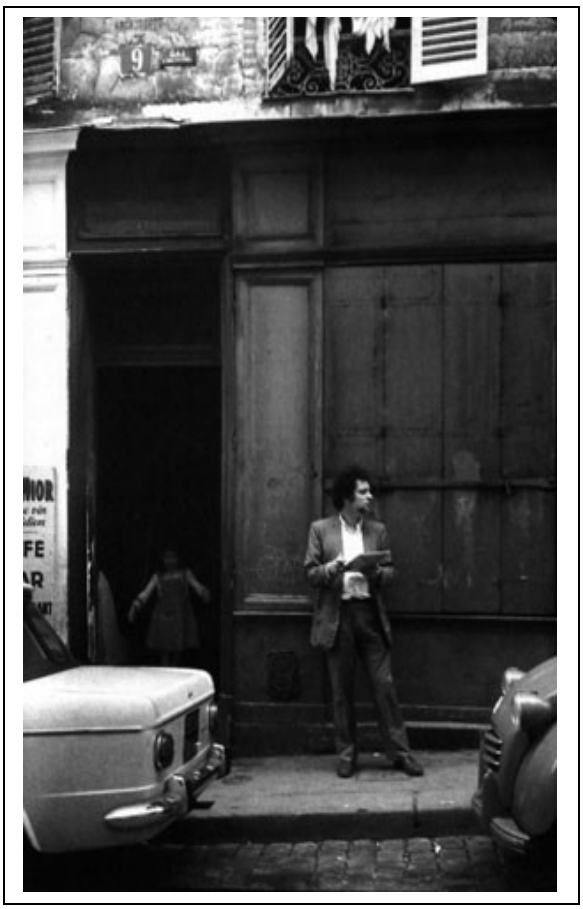
- **La description en situation arrêtée** : Perec est assis et effectue son relevé à la même place (il est, par exemple, assis dans un café pour la description du carrefour Mabillon et de la place Saint-Sulpice). Ce type de description est parfaitement adapté à des espaces de type place ou carrefour. **Ce sont des espaces qui se prêtent à des observations panoramiques**. En général, Perec commence par les descriptions les plus neutres (formes bâties, noms que l'on peut lire). Après ce rapide épuisement, très vite il décrit le public, la circulation puis, le temps passant, il note de plus en plus des récurrences (bus qui repassent, personnes possédant des parapluies…) tout en décrivant parfois de mini-histoires.

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

Place Saint-Sulpice, café de la Mairie – 18 octobre 1974
« Tentative d'épuisement d'un lieu parisien »
Crédit photographique et droits réservés : Pierre Getzler

- **La description en situation de déambulation** : Perec est debout et effectue son relevé en cheminant (c'est le cas pour les descriptions de la rue Vilin, de la rue de l'Assomption). Ce type de description est parfaitement adapté à des espaces de type rue. **Ce sont des espaces qui se prêtent à des observations flâneuses** (au sens des figures du flâneur et du collectionneur proposées par Walter Benjamin). Ce type de description est en générale de nature séquentielle. Perec met en jeu simultanément trois actions : **Marcher / regarder / (d)écrire**

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.



Rue Vilin, juin 1970
Crédit photographique et droits réservés : Pierre Getzler

C'est ce dernier type de description qui est analysé ici. Le corpus sera donc celui de la rue de l'Assomption[5]. Le texte paru dans la revue *L'arc* contient sept descriptions :

1.	Vendredi	4 juillet 1969	vers 16h00
2.	Mardi	3 novembre 1970	11h30
3.	Vendredi	31 décembre 1971	vers 13h00
4.	Lundi	15 mai 1972	vers 12h30
5.	Mardi	17 avril 1973	vers 12h00
6.	Lundi	28 octobre 1974	vers 15h00
7.	Mardi	11 mars 1975	vers 11h30

Toutes les descriptions ont lieu en semaine et dans la journée. Exemple de la première transcription :

[5] Ce travail se base uniquement sur les descriptions effectuées par Georges Perec. La rue de l'Assomption ne nous est pas connue. C'est la rue de l'Assomption à travers le regard et les écrits de Perec que nous interrogeons, quelle que soit la valeur réelle de ses descriptions.

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

ALLEES ET VENUES RUE DE L'ASSOMPTIONGEORGES PEREC

1.- 4 juillet 1969, vers 4 heures de l'après-midi

[…]Au n° 56, un hôtel.Pratiquement tous les commerçants de la rue
sont concentrés entre la rue Davioud et l'avenue Mozart.

En descendant la rue (noté en marchant)

N° 54: Boucherie Thébault, que des commis lavent à grande eau. Il y a encore dans le corridor une boîte aux lettres au nom de Rigoud (un camarade de l'école communale qui habitait là)
N° 52: Petit immeuble (hôtel particulier) avec une cour à gravillons
N° 50: Un magasin sans enseigne, à la devanture opaque. Il me semble que c'est un cabinet d'assurances ou une agence immobilière (avant, il y avait un marchand de bois et charbons (pas un bougnat: il ne faisait pas café).
N° 48: Une pharmacie, qui fait le coin de la rue Davioud.
De l'autre côté de la rue Davioud, un poissonnier-volailler-primeurs une pancarte grossièrement écrite annonce que LES POISSONS SONT AU FRIGIDAIRE. Les cerises sont à 4,50 F le kg : c'est cher.
Du côte impair, se succèdent : un teinturier, une boucherie chevaline, une droguerie, une alimentation générale (minuscule boutique), un tapissier le 31 est un groupe d'immeubles qui oblique vers la place Rodin (square Jean-Paul Laurens, avenue Théodore-Rousseau).
N° 46: Antiquaire : en devanture, des petits chevaux bleus chinois
N° 44: Alimentation
N° 42: Haute-Coiffure
Magasin de robes (?) à devanture moderniste, à l'intérieur duquel une dame se fait manucurer (par une employée du magasin voisin ?)
N° 40: Librairie du Lycée Molière
Le Lycée Molière. Il n'a apparemment pas changé. A-t-il été ravalé ?
Du côté des numéros impairs, longue suite d'immeubles. Au 17, un teinturier, puis un tailleur : il se tient sur le pas de la porte, en bretelles, puis il retourne dans son arrière-boutique qu'éclaire une lampe à abat-jour de métal conique.
Au 23 bis, au 1er étage, on emménage: immense appartement faisant le coin de la rue de l'Assomption et de la rue du Général-Dubail. Les meubles, amenés par un grand camion jaune ont l'air laid.
Du côté des numéros pairs, la plaque de Marietta Martin, jadis apposée sur la façade de la petite maison à l'aspect provincial où elle fut arrêtée (le 8 février 1942), est maintenant fixée sur la façade d'un immeuble à peine achevé.
N° 32: Villa en renfoncement. Jardinet à graviers Sur la grille une plaque : Dr Clin Nez-Gorge-Oreilles (je m'en souviens) et Dr F. Clin Laboratoire d'Analyses Médicales
N° 26: une porte de bois cloutée, avec un heurtoir en forme de main. Je m'en souviens très bien. On a ajouté depuis un concierge électronique (une sonnette surmontée d'un micro)
Portes de garages
N° 22: Construction de 21 appartements. L'immeuble est presque achevé.
Affiches et affichettes sur la palissade du chantier :
Au Ranelagh : Buster Keaton
A la Porte de Saint-Cloud : L'Homme sauvage.
Auteuil-bon-cinema : L'évasion la plus longue
Royal-Passy: La Bataille de San Sebastian
Styx : Two faces of Dr. Jekyll
Festival d'Avignon
Étoile: Trois chefs d'œuvre de Méliès et les Chasses du Comte Zaroff
Festival Estival de Paris (programme peu exaltant)
Affichettes Viniprix
etc. (j'en ai marre de noter)
N° 18 [1]: au 5° étage, des stores orange ;
au 6° étage, des jardins suspendus (c'est 1'appartement qu'occupa jadis Martine Carol)
Rien de changé aux N° 14 et 16, où vit toujours Bernard Jaulin.
Du côté des numéros impairs, le couvent n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat
Après le N° 14, il y a une boîte aux lettres, dont je n'avais pas le souvenir ; puis une suite d'immeubles que rien ne distingue.
Au 4, entreprise Fontix, Peintures Décoration.
N° 5: un appartement de quatre pièces est à louer au 1er étage
N° 3: G. Francis, Café (ex-charbons ?) ; la devanture a été récemment peinte en ocre
N° 1: Laiterie parisienne
Lingerie Gaines
Au coin de la rue La Fontaine : Comestibles
N° 2: Bar-Brasserie-Restaurant. J'aurais bien voulu y boire un café mais l'établissement est fermé du 29 juin au 31 juillet.

[1] L'immeuble du n° 18 est celui où vivaient mon oncle et ma tante et où je vécus moi-même, complètement ou partiellement (étant, pendant l'année scolaire, interne au collège Geoffroy Saint-Hilaire à Etampes, de 1946 à 1956).

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

3. Le plan, la suite et la série

LENTILLES VERT ÉMERAUDE

Au marché je lis
Lentilles vert émeraude

je reviens sur mes pas
et je lis
Lentilles vertes Eure-et-loir

une troisième fois qu'aurais-je lu
je ne sais pas

Raymond QUENEAU, *Courir les rues*, Gallimard, Paris, 1965.

Comment donc lire ces descriptions de la Rue de l'Assomption ? À quel type de lecture nous invite Perec quand il écrit de tels textes ? Bien sûr, libre à chacun de répondre à ces questions et de prendre plaisir à parcourir avec lui ce lieu parisien. En ce qui nous concerne, nous nous attacherons à suivre son regard pas à pas, au fil des lignes et des commentaires. Plutôt que de nous intéresser à ce qui est vu, à la rue elle-même, nous tenterons de déchiffrer les modes d'orientation visuelle[6] auxquels elle se prête. C'est donc le regard porté par Perec sur cette rue qui sera le fil conducteur de notre propos. À cet égard, nous faisons l'hypothèse que ses façons de voir s'incarnent dans ses manières de dire et de décrire le lieu.

Avant de procéder à une telle lecture, quelques remarques préliminaires s'imposent. Si l'objectif principal de Perec consistait à décrire cette rue de façon littérale, de la manière la plus neutre possible, sans recherche d'effets de style et en se limitant à de pures données factuelles, nous nous apercevons très vite qu'une telle exigence n'est pas sans poser de problèmes. Le « il y a », fréquemment utilisé par Perec pour consigner ce qu'il voit (23 occurrences dans l'ensemble des textes) n'est pas aussi évident qu'il n'y paraît au premier abord[7]. Plusieurs indices révèlent en effet l'impossibilité d'une observation distanciée, purement factuelle et strictement désengagée. Tout d'abord, le « il y a » devient à de nombreuses reprises un « il y avait » ou un « il n'y a plus ». Ces variations indiquent immédiatement le travail de la mémoire en œuvre dans le regard. L'œil n'est donc pas seulement le réceptacle passif de ce qui est donné à voir. En permettant de saisir aussi ce qui n'est plus, il opère constamment une réactualisation de ce qui est connu et mémorisé. Ensuite, quelques annotations succinctes signalent l'impossibilité d'un compte-rendu exhaustif. Au cours des textes, nous lisons des expressions telles que « etc. » ou « j'en ai marre de décrire ». Seconde impossibilité : épuiser ce qu'il y a dire. Un nécessaire travail de sélection est réalisé dans toute description. Enfin, le corps même de l'observateur constitue une condition incontournable de ce qui est appréhendé. Des tournures telles que « je vois », « il me

[6] Concernant les orientations visuelles, on peut se référer à Nicolas Tixier, "Parcours de lecture d'un espace public urbain", in *Les écrits dans la ville*, sous la direction de Vincent Lucci, L'Harmattan, Grenoble, 1998, pp. 267-302 ainsi que Coulter, J. et Parsons, E.D. The Praxiology of Perception: Visual Orientations and Practical Action. in *Inquiry. An Interdisciplinary Journal of Philosophy*. Vol. 33, n°3, 1990, pp. 251-272 et Thibaud, Jean-Paul, Perception et mouvement des ambiances souterraines. in *Les Annales de la Recherche Urbaine*. n°71, 1996, pp. 144-152.

Pour une rhétorique des figures de cheminement, il y a l'ouvrage majeur de Jean-François Augoyard, *Pas à pas, essai sur les cheminements quotidiens en milieu urbain*, Éd. Le Seuil, Paris, 1979.

[7] De ce point de vue, la démarche de Perec met à l'épreuve le « préjugé du monde objectif » largement débattu par la phénoménologie. Comme nous le verrons par la suite, le propos perecquien valide l'idée selon laquelle nous sommes du monde plutôt que dans le monde.

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

semble », « on ne voit pas très bien » ou encore l'usage de la forme interrogative témoignent de l'incorporation d'un point de vue. Ainsi, Perec nous en dit plus que ce qu'il avait prévu au départ. Sans l'avoir vraiment recherché, il spécifie dans le cœur même du texte les conditions du regard qu'il porte sur la Rue de l'Assomption.

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, comment déchiffrer le cheminement du regard de Perec ? Trois lectures, bien sûr non exhaustives, nous semblent pouvoir être tentées. Chacune d'elles propose une mode de visualisation des descriptions perecquiennes.

La première est celle du « plan de description ». Elle permet de distinguer différentes couches ou strates qui se superposent et s'entremêlent dans un même texte (nous prendrons pour exemple la description du 4 juillet 1969). Pour mettre en évidence ces divers plans, nous procèderons à une *opération de soustraction*. Il s'agira de gommer à chaque fois les éléments qui ne relèvent pas du plan considéré afin d'exhiber par défaut ceux qui le composent. Cette lecture nous donnera accès à la « configuration scripturaire » du regard de Perec.

LE PLAN DE DESCRIPTION

Le plan 1 **celui de *la trame***
donne à lire numéros et noms de bâtiments

la trame procure
. la texture du récit sur la base de laquelle s'inscrivent les descriptions
en même temps que
. le fond du site à partir duquel émerge les événements

elle retrace aussi bien
. le parcours du regard de Perec dans la rue
[du numéro 56 au numéro 1]
que celui
. du regard du lecteur sur la page
[de haut en bas et de gauche à droite]

ce plan a valeur **d'orientation**

Le plan 2 **celui de *l'exposition***
donne à lire objets, événements et scènes notables

l'exposition procure
. le développement du texte sur la base de catégorisations et de qualifications
en même temps que
. l'emprise visuelle du site à laquelle est soumis le tout venant

elle retrace aussi bien
. l'attraction du regard de Perec dans la rue
[l'inattendu, le mouvement, le support écrit]
que celle
. du regard du lecteur sur la page
[majuscule, passage à la ligne, densité du texte]

ce plan a valeur **d'imprégnation**

Le plan 3 **celui du *commentaire***
donne à lire la mémoire du passé

le commentaire procure
. l'interprétation du compte rendu sur la base de ce qui est connu du passé
en même temps que
. les traces laissées par le site sous forme d'indices visuels

il retrace aussi bien
. le travail du regard de Perec dans la rue
[souvenir, oubli, incertitude]
que celui
. du regard du lecteur sur la page
[projection, documentation, découverte]

ce plan a valeur **d'imagination**

Le plan 4 **celui du *retrait***
donne à lire des remarques méta-descriptives

le retrait procure
. la mise en perspective des descriptions sur la base d'une posture de surplomb
en même temps que
. l'explicitation des conditions même de l'expérience in situ

il retrace aussi bien
. le détachement du regard de Perec dans la rue
[attention flottante, introspection]
que celui
. du regard du lecteur sur la page
[note de bas de page, italique, aparté]

ce plan a valeur **d'abstraction**

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

LA TRAME

1.- 4 juillet 1969, vers 4 heures de l'après-midi

Au n° 56, un hôtel.

N° 54: Boucherie Thébault

N° 52: Petit immeuble
N° 50: Un magasin

N° 48: Une pharmacie, qui fait le coin de la rue Davioud.
De l'autre côté de la rue Davioud, un poissonnier-volailler-primeurs

Du côte impair
le 31

N° 46: Antiquaire
N° 44: Alimentation
N° 42: Haute-Coiffure

N° 40: Librairie du Lycée Molière
Le Lycée Molière
Du côté des numéros impairs Au 17, un teinturier

Au 23 bis, au 1er étage

Du côté des numéros pairs, la plaque de Marietta Martin

N° 32: Villa

N° 26:

N° 22: L'immeuble

N° 18 : au 5° étage
au 6° étage
aux N° 14 et 16
Du côté des numéros impairs, le couvent
Après le N° 14
Au 4, entreprise Fontix, Peintures Décoration.
N° 5:
N° 3: G. Francis, Café
N° 1: Laiterie parisienne

Au coin de la rue La Fontaine : Comestibles
N° 2: Bar-Brasserie-Restaurant.

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

L'EXPOSITION

que des commis lavent à grande eau

(hôtel particulier) avec une cour à gravillons
sans enseigne, à la devanture opaque. c'est un cabinet d'assurances ou une agence immobilière

une pancarte grossièrement écrite annonce que LES POISSONS SONT AU FRIGIDAIRE. Les cerises sont à 4,50 F le kg : c'est cher.
un teinturier, une boucherie chevaline, une droguerie, une alimentation générale (minuscule boutique), un tapissier le 31 est un groupe d'immeubles qui oblique vers la place Rodin (square Jean-Paul Laurens, avenue Théodore-Rousseau).
en devanture, des petits chevaux bleus chinois

Magasin de robes à devanture moderniste, à l'intérieur duquel une dame se fait manucurer (par une employée du magasin voisin)

on emménage: immense appartement faisant le coin de la rue de l'Assomption et de la rue du Général-Dubail. Les meubles, amenés par un grand camion jaune ont l'air laid.

en renfoncement. Jardinet à graviers Sur la grille une plaque : Dr Clin Nez-Gorge-Oreilles
et Dr F. Clin Laboratoire d'Analyses Médicales
une porte de bois cloutée, avec un heurtoir en forme de main.

Portes de garages
Construction de 21 appartements. est presque achevé.
Affiches et affichettes sur la palissade du chantier :
Au Ranelagh : Buster Keaton
A la Porte de Saint-Cloud : L'Homme sauvage.
Auteuil-bon-cinema : L'évasion la plus longue
Royal-Passy: La Bataille de San Sebastian
Styx : Two faces of Dr. Jekyll
Festival d'Avignon
Étoile: Trois chefs d'œuvre de Méliès et les Chasses du Comte Zaroff
Festival Estival de Paris (programme peu exaltant)
Affichettes Viniprix

des stores orange ;
des jardins suspendus

il y a une boîte aux lettres,

un appartement de quatre pièces est à louer au 1er étage
la devanture a été récemment peinte en ocre

Lingerie Gaines

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

LE COMMENTAIRE

Il y a encore dans le corridor une boîte aux lettres
au nom de Rigoud (un camarade de l'école communale qui habitait là)

(avant, il y avait un marchand de bois et charbons (pas un bougnat: il ne faisait pas café).

Il n'a apparemment pas changé. A-t-il été ravalé ?

jadis apposée sur la façade de la petite maison à l'aspect provincial où elle fut arrêtée (le 8 février 1942), est maintenant fixée sur la façade d'un immeuble à peine achevé.

(je m'en souviens)

Je m'en souviens très bien. On a ajouté depuis
un concierge électronique (une sonnette surmontée d'un micro)

(c'est l'appartement qu'occupa jadis Martine Carol)
Rien de changé où vit toujours Bernard Jaulin.
n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat
dont je n'avais pas le souvenir

(ex-charbons ?)

Pour citer ce document :
THIBAUD, Jean-Paul ; TIXIER Nicolas. L'ordinaire du regard. **In** : Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec et l'image. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, décembre 1998, n° 7-8, pp. 51-67.

LE RETRAIT

Pratiquement tous les commerçants de la rue sont concentrés entre la rue Davioud et l'avenue Mozart.

En descendant la rue (noté en marchant)

Il me semble que

se succèdent :

(?)
?

longue suite d'immeubles

etc. (j'en ai marre de noter)
[1]

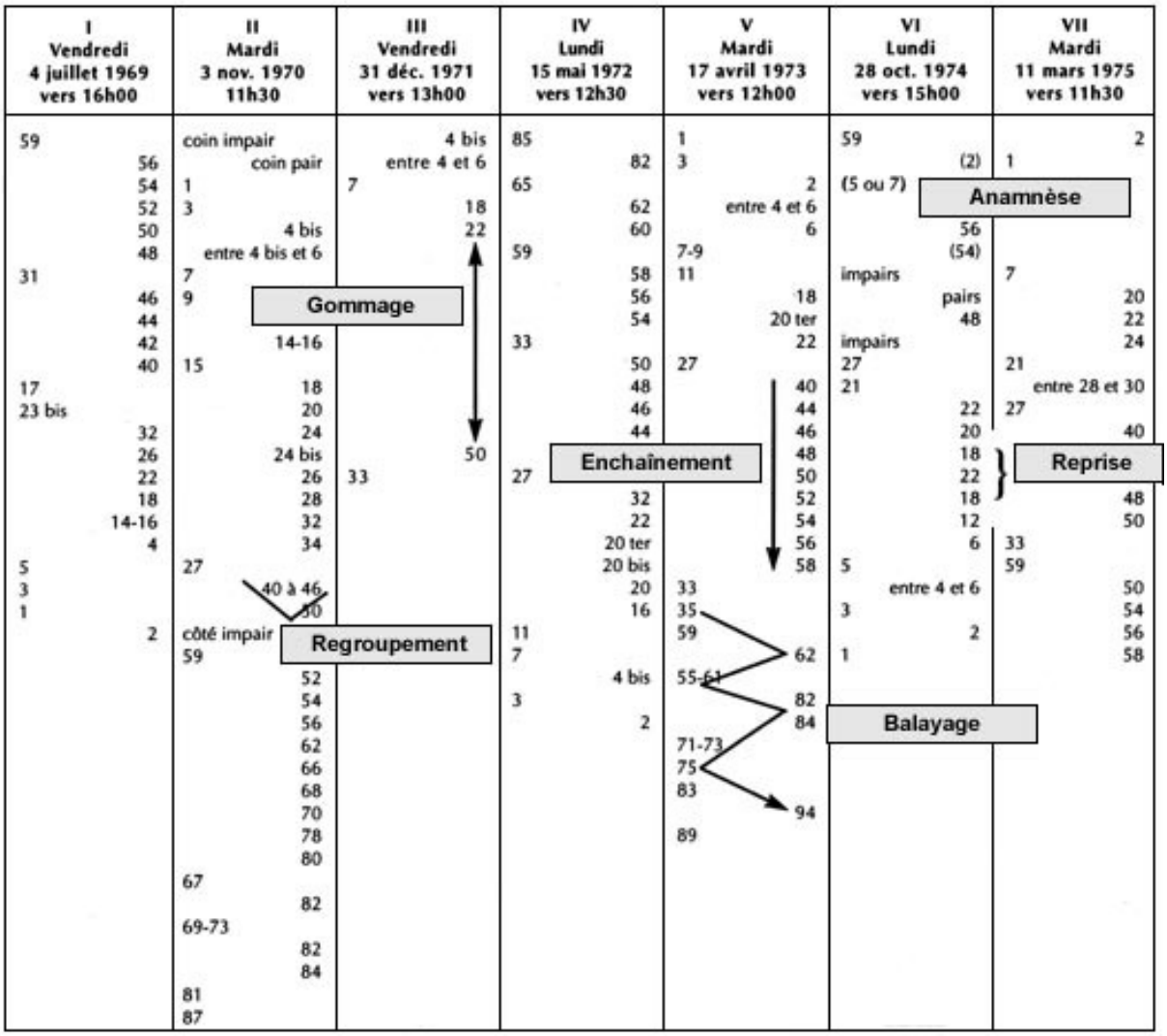
puis une suite d'immeubles que rien ne distingue

J'aurais bien voulu y boire un café mais l'établissement est fermé du 29 juin au 31 juillet.

[1] L'immeuble du n° 18 est celui où vivaient mon oncle et ma tante et où je vécus moi-même, complètement ou partiellement (étant, pendant l'année scolaire, interne au collège Geoffroy Saint-Hilaire à Etampes, de 1946 à 1956).

La seconde est celle de la « suite de numéros ». Elle permet de retracer les orientations du regard de Perec dans la rue en se focalisant sur les occurrences d'adresses des bâtiments mentionnés. L'ensemble des sept textes dont nous disposons sera utilisé. Pour mettre en évidence les phénomènes d'enchaînement du regard, nous procéderons à une *opération de reconstitution*. Il s'agira de retracer graphiquement la structure bipolaire de la rue (côté pair / côté impair) afin de dégager quelques figures de cheminement visuel. Cette lecture nous donnera accès à la « configuration spatiale » du regard de Perec.

Tableau des orientations visuelles



L'enchaînement : il s'agit de la figure de base, le passage du bâtiment (identifié par un numéro) à celui qui le suit immédiatement. Ce type de balayage respecte la logique d'alignement de la rue et d'un cheminement continu.

Le balayage : il s'agit d'enchaîner alternativement les descriptions d'un côté à l'autre de la rue, zigzag pouvant être visuel autant que moteur, comme la plupart des orientations visuelles.

Le regroupement : à l'opposé du balayage, il s'agit d'un point de vue d'un ensemble composant la rue, par exemple, une synthèse panoramique.

Le gommage : il s'agit littéralement de l'oubli, visible dans le tableau par un saut dans les numéros, d'éléments composants la rue.

La reprise : il s'agit d'un retour effectué sur un élément déjà dénoté pour compléter après coup sa description.

L'anamnèse : il s'agit d'une description qui fait appel à la mémoire. Mémoire récente, avec une description par exemple d'un bâtiment au numéro 5 alors que l'on est à l'autre bout de la rue, en train de décrire les bâtiments numérotés dans les 50. Mais aussi mémoire plus ancienne, par la remémoration d'un bâtiment disparu au moment de la description.

La troisième est celle de la « série de visites ». Elle permet de faire apparaître les variations et transformations des commentaires que suscite un même bâtiment au cours du temps. Seuls quelques bâtiments seront pris en exemple : ceux situés au 18, 20 [bis, ter], 22, 24 [bis] et 26 de la Rue de l'Assomption. Pour mettre en évidence ces écarts descriptifs, nous procéderons à une *opération de compilation*. Il s'agira de mettre en vis-à-vis les diverses descriptions d'un même lieu réalisées à des moments différents. Cette lecture nous donnera accès à la « configuration temporelle » du regard de Perec.

Configuration temporelle (extrait)

	I vend. 4 juillet 1969 vers 16h00	II mardi 3 nov. 1970 11h30	III vend. 31 déc. 1971 vers 13h00	IV lundi 15 mai 1972 vers 12h30	V mardi 17 avril 1973 vers 12h00	VI lundi 28 oct. 1974 vers 15h00	VII mardi 11 mars 1975 vers 11h30
18	au 5e étage, des stores orange; au 6e étage, *des jardins suspendus* (c'est l'appartement qu'occupa jadis Martine Carol) [note :] L'immeuble du n° 18 est celui où vivaient mon oncle et ma tante et où je vécus moi-même […].	*jardins suspendus* **Ellipse** : réduction à un seul élément faisant anecdote	*Il y a des moellons, des sacs de plâtre, etc. devant le n° 18.* A une fenêtre du troisième étage, il y a de la lumière (une des fenêtres correspond au grand salon de mon oncle et ma tante).	**Disparition** : les indices d'un bâtiment à l'abandon	*les fenêtres du 3e étage sont fermées*	*Des papiers peints, des peintures et des moulures sont encore visibles sur le mur de l'immeuble voisin (n° 18)* *Au 18, les volets du 3e étage sont fermés*	
20 20 bis 20 ter		une vieille villa en meulière. Elle est désormais surplombée par un immeuble neuf : Boxes à louer, Chambres de bonne à louer (il n'y en a plus, l'inscription est barrée). Appartements à vendre.	**Transformation** : modification du bâti	On est en train de ravaler l'immeuble qui porte les n° 20 ter, 20 bis et 20	20 ter, les deux hôtels particuliers semblent avoir été ravalés. Celui de gauche est à vendre (tél. 551 47 41)	un trou des publicités : La nouvelle Volvo Sept ans de réflexion Du nouveau à Rivoli : C&A On va construire dans ce trou « les Allées de Boulainvilliers » (14 appartements à l'automne 1975).	le 20 est un grand chantier (les Allées de Boulainvilliers). Affiches pour des conférences sur la Grèce, la Turquie, Inde et Népal.
22	Construction de 21 appartements. L'immeuble est presque achevé. / Affiches et affichettes sur la palissade du chantier : Au Ranelagh : Buster Keaton […] / Affichettes Viniprix / etc. (j'en ai marre de noter)		un immeuble neuf, hideux, riche. *Appartements à vendre.*	*A VENDRE : 4 pièces au 1er, 2 pièces au 2d*	*immeuble moderne : 4 pièces et chambre de service à vendre* affichesté : Halte à l'agitation gauchiste	immeuble neuf *4/5 pièces à vendre au 6e étage*	*Au 22, 4/5 pièces à vendre au 6e étage.*
				Permanence : une observation répétée d'année en année			
24 24 bis		24, 24 bis, 26 […] : des villas, avec *des arbres effeuillés*			*Quatre marronniers très feuillus*		*Au 24, des marronniers en train de s'ouvrir, un grand aucuba.*
26	une porte de bois cloutée, avec un heurtoir en forme de main. Je m'en souviens très bien. On a ajouté depuis un concierge électronique (une son-nette surmontée d'un micro) Portes de garages			**Reconduction** : retour cyclique des saisons			
				Habituation : plus rien de remarquable à noter			

De la même manière que Perec s'abstient de fournir un guide de lecture de ses descriptions *in situ* en laissant au lecteur le soin d'y trouver ce que bon lui semble, nous avons limité au maximum l'exégèse de ces trois recompositions de second degré. Leur présentation graphique et agencement interne, leur *dispositio*, parle, nous l'espérons, suffisamment d'eux-mêmes pour ne pas surajouter une couche interprétative qui n'a sans doute pas lieu d'être.

4. Appropriations, parentés et ressaisissement final

Appropriations, car ils nous semblent important de ne pas se cantonner dans l'analyse, mais au contraire de revenir à l'acte, à la pratique de l'espace. En regard à l'enseignement de l'architecture et de l'urbanisme, les approches perecquiennes de l'espace et de l'habité permettent un retour sur les pratiques et les représentations que nous en avons. Elles montrent de façons sensible et pragmatique comment l'espace offre des prises à des pratiques et à un imaginaire urbain, et comment, en retour, ceux-ci configurent le site.

Parentés, car de nombreuses personnes développent des approches similaires. Différentes observations sensibles de l'espace s'articulent autour du temps qui passe. Elles empruntent ou s'appuient sur des démarches et des outils venant plutôt des disciplines artistiques, de la création. À travers le quotidien, l'ordinaire capturé par différents types de relevés, émergent la mémoire du lieu autant que celle, inséparable, de l'observateur.

On se limitera à l'énonciation de quelques unes de ces approches.

- Chez Paul Auster, on retrouve, avec le personnage du buraliste qui photographie depuis de nombreuses années chaque matin le même carrefour, toujours à la même heure et dans la même position, cette capture du quotidien. Un film (*Smoke*) a fait suite à une nouvelle littéraire[8]. Il donne à la fois à voir des photographies les unes après les autres avec les volumineux albums dans lesquels elles sont chronologiquement rangées, et à la fois la lecture qui en ait faite avec tout ce que l'on peut appeler « la nostalgie d'être » qui s'en émane.
- Des géographes[9] ont mis en place des observations pour étudier l'évolution des paysages. Pour cela, ils ont fait appel à des photographes professionnels, renforçant ainsi la dimension esthétique et sensible propre à cet outil. Un travail de reconduction photographique est alors effectué. En répétant quelques années plus tard la même action que leurs prédécesseurs (recherche du point précis de la prise de vue, utilisation du même angle et si possible d'un matériel équivalent, le tout à partir d'une fiche mise au point initialement), chacun, par ce transfert à la fois pratique (puisque *in situ*) et photographique, génère la série autant qu'il la commente.

[8] Auster (Paul), *Conte de Noël d'Auggie Wren*, Éd. Actes Sud, 1991 (première publication : New York Times le 25 décembre 1990).

« Les performances » récentes de Sophie Calle tissent aussi des liens très intéressants entre Paul Auster et Georges Perec. Une série de petits livres retracent ces actions : Sophie Calle, *Double jeux*, Éd. actes Sud, Paris, 1998.

[9] Revue *Séquences / Paysages*, n°1, la revue de l'observatoire, Éd. Hazan, 1997, ainsi qu'une série d'articles *: Le Monde* du 30/07/97 : "Le paysage est mis sous observation photographique" et *Libération* du 11/08/97 : "Avant Après (1). Les paysages au fil du temps. Menglon enlève le haut". (Six articles courant août 1997).

- Des travaux utilisant ce principe d'approche systématique ont aussi été développés en vidéo. On peut citer tout un ensemble de vidéogrammes sur les parcs et jardins[10] qui illustrent les possibilités de la vidéo autant dans la prise de vue que dans le montage. Prenons l'exemple intitulé « Esplanade de la Cathédrale – Assises végétales » de Karine Sudan. Un banc public faisant face à un lac est filmé durant vingt-quatre heures. A partir de cette matière, équivalent en fait à un unique plan fixe, une série de coupes temporelles sont effectuées. Le montage de ces fragments représente un condensé vivant de cet espace : multiples usages qui sont fait de ce banc, changement d'ambiance qui en résultent, luminosité du lieu…

Ressaisissement, car à chaque fois nous retrouvons :

- des contraintes de relevés explicites ;
- des relevées s'inscrivant dans une temporalité calculée ;
- et l'inéluctable implication de l'observateur.

[10] Amphoux (Pascal), *Parcs et promenade pour habiter. Douze monographies lausannoises*, IREC / EPFL, Lausanne, Tome 2 : cassette vidéo, Recherche IREC n°121, 1994.